

Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 9 (1888)
Heft: 3

Artikel: Bulletin mensuel : (5 mars 1888)
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-133347>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 04.12.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN MENSUEL (5 mars 1888¹).

Depuis un certain nombre d'années, les plantations d'**eucalyptus** ont pris en **Algérie** une extension considérable. Aux qualités fébrifuges de ce végétal s'en est jointe une nouvelle, dont la découverte est due à M. le Dr Guilmeth, qui, ayant recueilli en Australie le miel d'une ruche installée sur un eucalyptus, le soumit à l'analyse et lui trouva des qualités thérapeutiques. L'absorption d'une bonne cuillerée à bouche de miel eucalypté dans un peu de lait devient un excellent modérateur de la circulation. Après l'élimination d'une partie des principes actifs par les bronches et le larynx, la voix devient plus claire, plus éclatante, les poumons sont plus élastiques, plus souples. On a fait essaimer des abeilles domestiques, en Algérie, dans des plantations d'eucalyptus, mais pas en assez grandes quantités pour répondre aux besoins de la thérapeutique. Aussi le *Moniteur de l'Algérie* engage-t-il les colons algériens qui se trouvent dans le voisinage de plantations d'eucalyptus, à se livrer à l'élevage des abeilles qui ne peut manquer de leur procurer un réel profit.

Dans sa séance du 30 janvier, l'Académie des sciences a reçu communication d'une note de M. Philippe Thomas, attaché à l'expédition scientifique de **Tunisie**, annonçant la découverte, dans cette province, de vastes **gisements de phosphate de chaux**, qui s'étendent très loin sur la rive de la Medjerda, et se prolongent dans les départements de Constantine et d'Alger. Le *Journal officiel* du 27 décembre 1887 en avait signalé un à Médroma, dans le nord-ouest du département d'Alger. Jadis la Tunisie et l'Algérie étaient les greniers de Rome. Peut-être la fertilité de leur sol était-elle due à sa richesse en phosphate. Les grands gisements constatés permettraient vraisemblablement de rendre à la terre arable son ancienne fertilité, et ces deux provinces pourraient redevenir un jour les greniers de la France.

S'il faut en croire les journaux anglais, **Slatin bey**, ancien gouverneur du Darfour, occuperait aujourd'hui une haute position à Omdurman, et jouirait d'une grande influence auprès du successeur du mahdi, Abdul-

¹ Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

laï; il espérerait même recueillir la succession de ce dernier, et aurait renvoyé avec menaces, au Caire, un messenger expédié par les Anglais pour le délivrer, en déclarant que rien ne pourrait le décider à abandonner la position qu'il occupe actuellement. **Lupton bey**, ex-gouverneur de la province égyptienne du Bahr-el-Ghazal, est au contraire l'objet d'une surveillance rigoureuse, sans doute parce que, comme Émin pacha, il a refusé de prêter l'oreille aux injonctions des mahdistes.

Le marquis de Salisbury a informé le secrétaire de la Chambre de commerce de Londres, que le consul général de S. M. britannique en Égypte est en pourparlers avec le colonel Kitchner, à **Souakim**, pour abolir toutes les restrictions apportées au commerce avec le Soudan oriental, autant du moins que les nécessités militaires de la situation le permettront. Quant aux sujets anglais qui, à leurs risques et périls et sous leur seule responsabilité, voudraient entrer en rapports d'affaires avec ce pays, pour cultiver, par exemple, les terres du district de Tokar ou d'autres districts convenables, aucune restriction ne leur seront imposées.

La **Société allemande de plantations pour l'Afrique orientale** a réussi à acquérir à Kibouéni, dans l'île de Zanzibar, un terrain à six kilomètres de la ville et dans une situation des plus favorables. Les communications avec Zanzibar peuvent se faire par eau au moyen de barques, ou avec des voitures à bœufs par une route qui traverse la propriété. La qualité du sol est excellente. Sur la plantation de Léwa, à 6 kilom. du Pangani, s'élève une dizaine de bâtiments. Pour le moment, on s'y livre surtout à la culture du tabac qui paraît réussir très bien. Une route à bœufs sera construite de Tchogoué, au bord du Pangani, jusqu'à Léwa. Dans le voisinage immédiat de cette dernière localité il y a peu de bétail, les forêts recouvrant la plus grande partie du terrain; mais, à quelques kilomètres en amont, se trouvent de nombreux troupeaux de plus de cent têtes de bétail chacun. Tchogoué a toutes les semaines un marché où se rassemblent 1500 personnes environ; on y échange de l'ivoire, du maïs, du riz, du blé cafre, des cannes à sucre, du tapioca et de petits poissons, contre des chèvres, des moutons gras et des poules. Les produits européens : cotonnades, perles, miroirs, couteaux, fil de fer, etc., sont achetés surtout par les caravanes qui traversent le Djagga et le pays des Masaï. La plantation de Mbousiné, au nord du Wami, dans l'Ou-Sigoua, à environ 60 kilom. de la côte, est, comme celle de Léwa, entourée par la forêt vierge. Mais le

sol déjà défriché a une profonde couche d'humus qui convient à la culture du tabac. On y a déjà fait des essais de culture d'indigo, de coton et de café qui réussissent très bien.

A l'occasion de la mort du P. Picarda, directeur de la station de **Mandéra**, les *Missions catholiques* décrivent ainsi la transformation opérée depuis l'établissement des missionnaires : « Il y a quelques années, l'endroit où s'élève la mission de Mandéra, à quatre jours de marche de la côte, et au milieu de trois tribus désolées par l'anthropophagie, l'infanticide et les guerres perpétuelles, n'était qu'une colline inculte, connue seulement des nombreux troupeaux d'antilopes qui y passaient en courant, et des quelques indigènes qui leur donnaient la chasse. Aujourd'hui, les antilopes n'ont point toutes disparu, les indigènes n'ont point désappris les chemins qui les conduisaient là ; mais le voyageur qui arrive, habitué à ne traverser depuis la côte que des pays abandonnés aux broussailles et aux grandes herbes, s'arrête surpris de se trouver tout à coup, sans transition, en présence d'une sorte d'oasis d'où s'élancent la plupart des arbres fruitiers des tropiques, où un jardin traversé par un ruisseau est couvert de légumes de toute espèce, où de longues et larges allées donnent accès à un village chrétien, disposé sur la pente de la colline et grandissant à l'ombre de la croix qui domine le toit de chaume de la maison des missionnaires. Une chapelle, une maison d'école où les petits enfants des vieux chefs anthropophages apprennent à aimer les hommes au lieu de les manger, des magasins, complètent l'établissement. Tout autour, des fossés profonds, bordés d'un talus, tapissés de plantes épineuses, et flanqués de quatre grandes portes en pierre en forme de blockhaus, créent un système de fortifications simples, mais suffisantes pour mettre le village à l'abri d'un coup de main de la part des tribus pillardes du nord, et servir de refuge, en cas d'alerte, aux indigènes des alentours. Les vallées où les léopards et les lions avaient autrefois leurs repaires, ont été transformées en vastes champs, où mûrissent en ce moment le maïs, le riz et le sorgho, et où l'on a commencé à planter du coton et du café. » — Dans un autre numéro du même journal, nous trouvons ce renseignement intéressant sur le changement qu'ont subi les élèves des missionnaires. « C'est en ki-souahéli que nos chrétiens lisent et écrivent. A l'occasion, ils entretiennent de lointaines correspondances. Ces jours-ci, j'ai vu arriver de Malte une lettre envoyée par un enfant d'ici (Kipalapala), parti pour l'Europe afin d'y étudier la médecine, et qui reviendra ensuite rendre à ses compatriotes les services d'un art si utile. Il écrivait à un des mis-

sionnaires en français, et répondait en ki-souahéli à un de ses camarades resté dans l'Ou-Nyanyembé. Lorsqu'ils étaient chez eux, il y a à peine quelques années, ces enfants que nous avons recueillis étaient, comme les autres, voleurs, menteurs, et livrés à presque tous les vices. Ici, sous l'influence de l'éducation religieuse, ces vices ont à peu près complètement disparu. Les vols sont devenus chose fort rare. Nos ballots d'étoffe restent jour et nuit dans la cour ; les portes de nos chambres n'ont pas de serrures ; il serait bien facile à ces enfants d'emporter beaucoup de choses ; cependant je n'ai pas encore constaté le moindre larcin. »

Dans un article publié par le *Madagascar* sur l'influence arabe et mahométane à **Madagascar**, M. Marc Leclerc, après avoir exposé l'histoire du développement de cette influence jusqu'à nos jours, et de celle que les Arabes émigrés à Madagascar, les **Antalotsis** en particulier, exercent sur les Malgaches, cite, à l'appui de ses affirmations, les lignes suivantes empruntées à un livre tout récent de M. J. Marfeld : « Tout chef de village Antakar ou Sakalave a auprès de lui un Antalotsi qui lui sert d'interprète, de confident et d'homme d'affaires. Rien dans le village ne se décide que d'après le conseil de l'Antalotsi, de sorte que c'est lui qui règne en réalité sous le nom du chef. Ces Antalotsis entretiennent sans cesse des dissentiments, des jalousies ou des querelles, entre les chefs voisins. Ce sont eux qui ont le plus contribué par leur perfidie à la désunion des Sakalaves après la mort du redoutable Ramitra. Le gouvernement hova ne pouvait trouver de plus habiles auxiliaires. L'Antalotsi s'occupe aussi de convertir les indigènes à la religion de Mahomet, et à l'occasion il fait le trafic des esclaves. »

Dans une lettre au Conseil de la mission romande, M. Mingard, établi à la station d'Élim, au nord du **Transvaal**, écrit que la fièvre de l'or règne toujours dans le pays, inondé d'une multitude d'ouvriers de toutes races. Le reflux s'en fait sentir jusqu'aux Spelonken : « Deux Allemands ont planté leur tente au bord de notre rivière pour faire des essais de lavage d'or d'alluvion. Ces gens là ne voient que leur or, et, malgré la chaleur extrême, ils séjournent dans les bas-fonds et vont jusqu'au Limpopo pendant la saison des pluies. Si d'un côté l'or amène la prospérité matérielle du pays, d'autre part que de maux ne cause-t-il pas ? La débauche et l'ivrognerie sont la passion de ces chercheurs d'or, et les noirs n'en subissent que trop la mauvaise influence ; outre cela, il en résulte pour les missionnaires que les approvisionnements coûtent toujours plus cher, vu que le transport renchérit toujours plus et que la

consommation est très grande. Un Suisse, établi à Prétoria, nous a fait une visite et m'a conseillé, pour procurer de l'occupation aux noirs, d'essayer d'élever des vers à soie. Auriez-vous la bonté de m'envoyer un peu de graine ? je serais heureux de tenter la chose. »

Nous extrayons des lettres de M. Coillard au Comité des missions évangéliques de Paris, les informations suivantes sur les progrès de son œuvre à **Sefoula**, et sur les superstitions qui règnent au **Zambèze** : « Le grand événement du mois — mai 1887 — c'est l'école. Il y a longtemps que nous la désirions cette école. Nous aurions voulu la commencer en arrivant. Mais il fallait d'abord se loger, même provisoirement. Encore aujourd'hui l'école se fait au milieu de travaux de construction qui nous absorbent ; elle se fait en plein air, mais elle se fait, et se fait régulièrement tous les jours. Elle compte déjà une vingtaine d'élèves inscrits. C'est le 4 mars, en présence de la reine, que nous l'avons ouverte. Léwanika (le roi) nous a envoyé deux de ses fils et cinq de ses neveux ; d'autres chefs ont suivi son exemple. Nos deux élèves les plus avancés sauront bientôt lire ; ils ont tous quelques notions d'histoire biblique et de géographie, mais ce sont de piètres chanteurs. Chacun de nos petits personnages est venu avec un nombre plus ou moins grand d'esclaves ; quelques-uns de ceux-ci suivent l'école et se placent derrière leurs maîtres. Mais nous ne sommes pas encore parvenus à leur faire comprendre que l'enseignement est aussi pour eux. Ce qu'il y a de bien plus grave, c'est la question de savoir comment nourrir toutes ces bouches... Pour nous remercier des vivres que nous leur donnions autant que nous pouvions, ils se sont mis à manger nos moutons ; mais ils l'ont fait *délicatement*, comme des pick-pockets roués au métier. Pour obvier à toutes ces escroqueries, il nous faudrait un internat... Cela viendra aussi. » — « On pratique encore au Zambèze nos anciens « jugements de Dieu, » et on fait passer les esclaves, les femmes, les cuisinières d'un chef par l'épreuve de l'eau bouillante. Le misérable qui se trouve brûlé est mis à mort. » M. Coillard, dans une circonstance semblable, a prêché devant le roi et les chefs sur le sixième commandement : Tu ne tueras point. On ouvrait de grands yeux en l'entendant dire que l'homme est la propriété exclusive de Dieu, que les rois ne sont que les bergers des peuples... « On a compris mes discours aussi bien que le but de ma visite. Les gens étonnés disaient : « C'est ça ! » Le roi qui baissait la tête disait : « Les paroles du *moruti* me sont entrées dans le cœur ! » Les conseillers, venaient en particulier me prier de les lui répéter ; et lui, à son tour, me demandait de les redire à ses minis-

tres. Ils me firent tous de belles promesses : plus d'épreuves à l'eau bouillante, plus de poison, plus de bûchers!... Mais nous ne nous y trompons pas, ce n'est pas du premier coup de bélier qu'on fera crouler, qu'on peut même ébranler les murs de la superstition. »

Le *Cape Argus* annonce que MM. Wood, Chapman et Francis, ont obtenu de Lobengula, roi des **Ma-Tébélé**, une concession pour quatre-vingt-dix-neuf ans, avec droit exclusif d'exploiter les forêts et les mines, de construire des routes et des bâtiments, etc. Mais il ajoute que cette concession est rendue précaire par les prétentions de Khamé, roi des Ba-Mangwato, sur le territoire auquel elle s'applique. La limite entre les royaumes de Khamé et de Lobengula n'a pas été tracée d'une manière bien précise. Au mois de mars 1887, Lobengula a fait savoir à Capetown qu'il n'était pas réellement en paix avec Khamé, parce que celui-ci ne l'a jamais consulté sur la question des limites. La frontière a été tracée par sir Charles Warren comme limite du protectorat britannique. Lobengula a déclaré qu'il ne peut pas parler du territoire jusqu'à ce que Khamé lui ait fait connaître la ligne frontière qu'il a tracée, parce que, si ce dernier lui a pris quelque parcelle de terrain, il lui en demandera raison. Si la concession portait sur le territoire de Tati, elle ne serait guère moins précaire, Lobengula ayant reconnu à M. S. Edwards seul, le droit d'en exploiter les gisements aurifères. Le haut commissaire pour le pays des Be-Chuana, placé sous le protectorat britannique, a proposé à Lobengula de soumettre la question des frontières au gouvernement de la reine. M. Moffat, aide-commissaire, devait se rendre à Gouboulououayo, pour avoir une entrevue avec le roi des Ma-Tébélé et lui offrir l'assistance du gouvernement anglais, en vue de résoudre le différend existant au sujet des limites. Dans tous les cas, conclut le *Cape Argus*, il sera nécessaire d'user d'une extrême sagesse avec les chercheurs d'or qui heurtent à la porte des États de ces deux souverains.

Le *Cape Times* a publié, sur le pays des **Be-Chuana**, une lettre d'un Anglais qui y habite depuis dix ans, et qui en fait un tout autre tableau que celui que présentent ordinairement les manuels de géographie. « J'avais sur cette contrée, » dit le correspondant, « les idées de tout le monde, je le croyais stérile et impropre à toute culture, mais depuis le séjour que j'y ai fait, mon opinion s'est modifiée sur bien des points. La plus grande partie du Be-Chuanaland se compose de prairies; l'herbe qui y pousse est substantielle et peut fort bien supporter la sécheresse. Il y pousse en outre deux sortes d'arbustes totalement inconnus au Cap :

ce sont le *vaalbosch* et le *razynkiebosch*, tous deux donnant une excellente nourriture pour le bétail, ce qui augmente considérablement la valeur du pays comme pâturage. Le *vaalbosch* surtout est une véritable richesse pour le pays, c'est un arbuste toujours vert qui constitue donc une ressource précieuse, tant en hiver que dans les époques de sécheresse. Le *razynkiebosch* se dépouille de ses feuilles en hiver, mais au printemps et en été il fournit une nourriture abondante et saine pour les bêtes à cornes, les brebis et les chèvres, qui s'en montrent très friandes; il porte de plus comme fruit des baies douces qui servent de nourriture aux indigènes, et dont les Boers font une sorte de sirop qui leur sert de sucre. Mais le grand avantage que possède le Be-Chuanaland sur la Colonie du Cap, c'est sa richesse en eaux souterraines. La raison de ce fait tant contesté, mais actuellement établi, est simple : le Be-Chuanaland est un haut plateau, sans cours d'eau, au terrain sablonneux; par suite, toute l'eau provenant des pluies est absorbée et se réunit dans des réservoirs souterrains, au lieu de s'écouler vers la mer en entraînant le sol végétal, comme c'est le cas dans la Colonie. Les pluies diluviennes des mois d'été alimentent ces réservoirs, et on peut conclure que tout le pays est sillonné sous terre de cours d'eau très nombreux; il suffira ordinairement de creuser un puits de 3^m à 6^m de profondeur pour trouver de l'eau en abondance. Il n'existe que peu de sources à la surface du sol; celles qui se montrent dans le Be-Chuanaland, à de rares intervalles, s'écoulent et se perdent dans le sable. L'existence des cours d'eau souterrains n'est pas une simple hypothèse. A cinq heures de Vribourg, dans la ferme de M. Brezuidenhout, se trouve un trou assez large pour permettre à un homme de s'y glisser; à une profondeur de 4^m, on voit couler un fleuve d'eau claire. On a essayé de sonder l'eau, mais on n'a pas pu atteindre le fond. On a même un jour descendu un homme en le tenant par des cordes; il a rapporté que l'intérieur du trou ressemble à une coupole, et qu'aussi loin que porte la vue on ne voit qu'une même nappe d'eau. Cet endroit n'a été découvert par les indigènes que par hasard, le sol s'étant défoncé un jour où une vache y passait, après quoi les noirs essayèrent en vain de boucher l'orifice béant pour éviter les accidents. »

Le consul de France au **Cap** informe le commerce français d'exportation, qu'en dehors des articles de Paris, les principaux produits demandés dans la colonie sont les cotonnades, les perles destinées aux indigènes de l'intérieur, les vins et les eaux-de-vie de bonne qualité, les couvertures de laine rayées pour les noirs, les armes de précision, les

chaussures, la bijouterie, les vieux uniformes, les épiceries, les tissus mélangés de laine et de caoutchouc, les rubans, les chapeaux et les robes de femme, les coiffures à large bord pour les hommes, la verrerie, la porcelaine commune, etc. Pour toutes celles de ces marchandises dont la destination finale sera le centre de l'Afrique, de même que pour les armes que les colonies anglaises ne reçoivent pas en transit, la voie la plus courte est celle de Lorenzo-Marquez qui se recommande, en outre, à cause de la diminution des droits d'entrée décrétée par le gouvernement portugais.

Une exposition sud-africaine, dite du jubilé, a été ouverte à **Grahams-town** par sir Hercules Robinson. Dans un banquet donné en son honneur, le gouverneur de la colonie a rappelé « les conventions pour les postes, les télégraphes, les extraditions, etc., conclues avec les républiques voisines, et exprimé l'espoir qu'une prochaine conférence aboutira à un accord pour les questions de douanes et de chemins de fer qui réaliserait, sur un terrain pratique, une union entre tous les états de l'Afrique australe. Sans doute il existe des difficultés, mais la vraie politique pour l'Afrique méridionale serait une union douanière entre les colonies et les États de cette partie du continent, basée sur un tarif uniforme à l'égard du monde extérieur, et sur une liberté absolue à l'intérieur, à travers toute l'Afrique australe. Les chemins de fer suivraient alors les tracés les plus propres à développer les ressources de tout le pays. » Dans une conférence tenue à l'occasion de l'exposition, il a été résolu de créer une association des manufacturiers de l'Afrique australe.

La *Gazette de Lorraine* nous apprend qu'une division de la flotte allemande se rendra prochainement dans le **Lüderitzland** et y débarquera un certain nombre de soldats de marine, afin que la Compagnie de l'Afrique occidentale puisse, sans être inquiétée, procéder à la culture du sol et à l'exploitation des mines d'or. Le Dr Gøring, commissaire de l'empire dans l'Afrique sud-ouest, retournera dans ce pays après la publication de la loi impériale concernant les métaux précieux. Il organisera en premier lieu le corps de troupes coloniales, afin de rétablir, de concert avec la flotte, l'ordre et la tranquillité dans les territoires soumis au protectorat de l'Allemagne. Le baron François de Steinæcker, qui avait été le chef de la première expédition de la Compagnie allemande de l'Afrique occidentale, prendra le commandement des troupes; il aura sous ses ordres deux sous-lieutenants, MM. Adolphe de Steinæcker et de Quizow. Ce dernier partira avec le commissaire de

l'empire ; les autres se trouvent déjà en Afrique ; 8 sous-officiers de différentes armes se rendront également en Afrique. Le corps de troupes comprendra 150 hommes, dont 50 cavaliers ; le reste se composera d'infanterie et d'artillerie. M. Gœring emporte aussi les canons qui serviront à protéger sa résidence à Otjybingué.

Le *Missionary Herald* de Boston publie un rapport de MM. Currie et Sanders, missionnaires au **Bihé**, qui ont fait au nord et au nord-est de Bihé une excursion en vue d'étudier le pays et le caractère des populations, dans l'espoir de trouver un site favorable pour une nouvelle station. Après deux jours de marche vers l'est, ils passèrent le Cuito et arrivèrent à la résidence de Kapoko en traversant un nombre considérable de villages. Le territoire de Kapoko, partie du Bihé, est situé entre le Cuito, au sud, la Quanza, à l'est, l'Ékoungi, à l'ouest et au nord ; il renferme la moitié de la population du Bihé. Le chef Kapoko descend de la famille royale du Bihé par les femmes. Dans sa jeunesse, il fut chassé de la résidence et réunit autour de lui un grand nombre de partisans, à l'aide desquels il réussit à conquérir la première place dans le royaume. Seul il a le droit de passer par la porte royale au son des trompettes et des tambours, et il est le premier que l'on consulte pour le choix d'un nouveau roi. A une journée de marche de cet endroit se trouve Olimbinda, centre d'une vingtaine de villages à proximité de deux grandes routes menant à l'intérieur. De là, MM. Currie et Sanders se dirigèrent vers le N.-O., traversèrent l'Ékoungi et arrivèrent à la résidence de Cisendi, qui voulut les retenir pour une partie de chasse ; mais ils poursuivirent leur route au N.-E., et au bout de trois jours atteignirent la Quanza à travers un pays peu peuplé. En approchant de la rivière, ils aperçurent des centaines d'entraves de bois le long de la route ou aux branches des arbres. C'étaient les liens qu'avaient portés les esclaves amenés de l'intérieur ; une fois le fleuve traversé, leurs maîtres avaient jugé que ce moyen de les empêcher de s'échapper n'était plus nécessaire et leur avaient permis de déposer ces entraves. Sur les deux rives de la Quanza s'élèvent de nombreux villages de Ganguellas, dont les habitants paraissent intelligents. Leurs poteries et leurs instruments en fer témoignent d'une grande habileté. Ils circulent sur le fleuve, pour trafiquer en amont et en aval, dans des pirogues creusées dans le tronc de figuiers sauvages. Les missionnaires suivirent la rive méridionale de la Quanza jusqu'au point où elle reçoit la Koukéma ; au confluent, les deux rivières ont un débit considérable, et la première offrirait une voie navigable très avantageuse si son cours n'était pas obstrué par des rapides.

Savorgnan de Brazza est arrivé à Paris, après une année de séjour dans la colonie du **Congo français**. Le *Temps* résume ainsi les résultats obtenus en 1887 par le commissaire général au Congo : « A l'intérieur les approvisionnements sont assurés pour un an ; l'ordre, un instant troublé entre tribus indigènes, mais non pas entre indigènes et Français, est partout rétabli. Deux chaloupes à vapeur démontables circulent à présent, l'une sur le Congo, l'autre sur l'Ogôoué. M. de Chavannes est parti en exploration, ainsi que ses deux auxiliaires, MM. Félix, lieutenant de vaisseau, qui n'est pas mort comme on l'avait dit (il a même appris sa mort par un journal venu de France) et Dolizie. Ce dernier a perdu, comme on l'a dit, cinq hommes dans une bagarre entre indigènes, mais aucun de ces cinq hommes n'appartenait au contingent européen. Une nouvelle voie commerciale a été ouverte, il y a trois mois, sur Loango, l'un des ports les plus sûrs de la côte, et par le Niari Quillou, l'ivoire commence à venir de ce côté, en concurrence avec la voie du Congo belge. En somme, la situation, dit M. de Brazza, est des plus satisfaisantes ; on a fait en 1887 près de 600,000 francs de recettes de douanes, et le chiffre d'affaires de l'Ogôoué a été de 1,700,000 francs en 1887, alors qu'il n'avait été que de 600,000 francs en 1886. M. de Brazza a laissé le gouvernement du Gabon et du Congo français au D^r Ballay.

M. **Luis Sorela**, lieutenant d'infanterie de marine espagnole, est rentré en Espagne, à la fin de janvier, d'un voyage d'exploration à la côte occidentale d'Afrique et dans l'intérieur de l'île de **Fernando-Pô**. Après avoir visité la partie basse du Sénégal, les possessions anglaises et portugaises de la côte, la république de Libéria et Lagos, il se rendit à Fernando-Pô pour explorer spécialement le territoire des Bubis, resté jusqu'ici à peu près fermé aux Européens. On supposait que l'île était couverte d'immenses forêts vierges. M. Sorela a pu constater que cette végétation exubérante disparaît complètement à une altitude de 1500^m au-dessus du niveau de la mer, où aux bois touffus succèdent de vastes vallées qui jouissent, sous ce climat, du privilège d'être inaccessibles aux fièvres. Il y croît à peine quelques arbustes isolés, et les cultures européennes pourraient y prospérer. Quant aux Bubis, ceux de l'intérieur offrent un contraste frappant avec ceux des côtes, paresseux, adonnés à l'ivrognerie, dégradés physiquement et moralement. A l'intérieur, au contraire, ils sont actifs, intelligents, forts et de haute taille ; leur gouvernement est bien équilibré et leurs institutions sont remarquables. Depuis plusieurs années, ils ont pour roi

l'un d'entre eux, qu'ils nomment *Moka*. Ce souverain réside près de Biapas (Conception). D'après le récit d'un voyageur, aucun blanc n'avait jamais vu Moka, qui ne laissait pas les blancs approcher, ce qui n'empêche pas qu'il n'ait une grande intelligence et qu'il n'ait accompli d'importantes améliorations dans les mœurs de son peuple. M. Sorela est parvenu à détruire l'opinion d'après laquelle la mort du Moka était inévitable s'il était vu par un blanc. L'explorateur a réussi à obtenir plusieurs audiences du roi, à lui serrer la main, et à dissiper les erreurs dans lesquelles il était à l'égard de l'Espagne. Moka lui a donné une amulette en forme de bracelet, composée de divers fils dans lesquels sont passées de petites coquilles ; en retour, M. Sorela lui a donné un drapeau espagnol.

Le vice-amiral anglais sir Walter Hunt-Grubb a réuni à **Bonny** les trafiquants, les rois et les chefs des tribus de la région qui s'étend de la rive droite du Bénin au Rio-del-Rey, pour leur notifier officiellement l'établissement du protectorat britannique sur les rivières, et l'ouverture pour tout le monde de tous les marchés de l'intérieur. Il a engagé les rois et les chefs à s'abstenir de toute vexation envers les Européens qui voudraient se rendre à ces marchés, le consul anglais ayant l'ordre de punir sévèrement toute infraction à cette recommandation. Le consul Johnston a nommé des vice-consuls sur les différentes rivières de cette région, et créé des conseils locaux composés de trafiquants européens et de chefs indigènes pour maintenir l'ordre.

D'après une lettre de M. **G.-A. Krause** à M. Henri Duveyrier, au mois de mai de l'année dernière, une expédition envoyée par le gouvernement de la colonie anglaise de la **Côte d'Or**, est arrivée à Kpembé (Pami), résidence d'un roi près de Salaga. Elle était commandée par le capitaine anglais Firminger et par un mulâtre nommé Easmon, docteur en médecine ; son but était de recruter des hommes pour le corps appelé les soldats haoussas de la côte. Ils n'ont pu réaliser leur dessein qu'imparfaitement, le roi de Kpembé leur ayant interdit le voyage à Yendi, capitale du Dagamba, et à Sinsani-Mangou. A la date du 20 décembre, M. Krause, écrivait d'Accra, Côte d'Or, que l'on donnait au capitaine Firminger la mission d'aller à Salaga, probablement pour en placer le territoire sous le protectorat britannique. M. Krause est arrivé à Liverpool le 23 janvier, et compte retourner prochainement en Afrique. Nous aurons à revenir sur son exploration dont les résultats modifieront certaines indications des cartes existantes.

La mort du marabout Mahmoud-Lamine a eu pour conséquence de

placer toute la vallée supérieure de la **Gambie** sous le protectorat de la France ; ses chefs, jusqu'au **Fouta-Djallon**, ont juré fidélité à la France. Dès lors le commerce pourra continuer désormais tranquillement son œuvre et s'implanter dans le Fouta-Djallon par de nouvelles voies que le commandant supérieur, le colonel Galliéni, cherche à ouvrir de tous côtés. Actuellement des missions d'officiers font le levé de ces pays inexplorés et en étudient les ressources. Le sous-lieutenant d'infanterie de marine Levasseur marche sur le Fouta-Djallon par la vallée de la Falémé, et essayera ensuite de revenir par les établissements français de la Casamance. Un autre officier explore les bords supérieurs de la Gambie et doit se rejeter sur le Bambouk. Le capitaine Oberdorf est en route pour le Bouré, d'où il se rabattra sur le Fouta-Djallon et les rivières du Sud. Après avoir organisé, au camp de Galongo, les chantiers de la voie ferrée, et donné des instructions pour la pose du chemin de fer Decauville et pour le transport de la canonnière jusqu'au Niger, le colonel Galliéni a pris en personne le commandement de la colonne qui va protéger la construction du fort de Siguiri, au confluent du Niger et du Tinkisso. La brigade chargée de construire la ligne télégraphique et les équipes d'ouvriers avaient pris les devants. Comme il faut que le fort soit terminé avant les pluies, sa construction n'est pas une mince affaire ; il faudra en effet l'édifier avec les seules ressources du pays : pierres, bois fourni par les arbres des forêts, chaux fabriquée avec les coquilles du Niger, etc. Ce fort construit, il ne restera plus qu'à fonder un dernier établissement dans le Fouta-Djallon et à donner la main aux postes français des rivières du Sud. L'œuvre du Soudan sera alors terminée et le commerce français pourra prendre possession de l'immense quadrilatère formé par Saint-Louis, Timbouctou, Siguiri et Benty. — Le lieutenant-colonel Galliéni a télégraphié de Siguiri que la colonne est arrivée sur ce point le 23 janvier, après des marches très pénibles, à travers un pays accidenté. Il a fallu jeter de nombreux ponts sur des ruisseaux et des rivières, pour ouvrir un passage à l'artillerie et aux convois de vivres et de matériel formés de deux cents voitures. Les abords du village de Siguiri sont, paraît-il, couverts de trous profonds servant à l'extraction de l'or. Le pavillon français a été hissé sur l'emplacement du poste, à 1,800 mètres du Niger. Les travaux de construction du fort ont commencé le soir même de l'arrivée de la colonne. Les nouvelles reçues des différentes missions sont bonnes. La colonne du Bélédougou a poussé jusqu'à Niamina, sur le Niger, où elle va essayer d'obtenir dans le nord les résultats obtenus par le capitaine Fortin dans le sud. La mission du Fouta-Djallon est parvenue à Dinguiray.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

C'est à Oran que se tiendra cette année, à la fin de mars, le Congrès de la Société pour l'avancement des sciences.

La Compagnie minière de Mokta-el-Hadid a traité avec une société anglo-américaine, pour une livraison de 120,000 tonnes de minerai de fer dont la plus grande quantité est destinée à l'Angleterre. Plus de 70 vapeurs seront affrétés pour effectuer ces transports.

Pour encourager la culture de la ramie en Algérie, le gouvernement français a institué des primes annuelles de 300, 500 et 1000 francs pour les cultures les plus soignées de cette plante, d'une étendue de deux hectares au moins, de cinq hectares au plus; et des prix de 200, 300 et 400 francs en faveur des cultivateurs de ramie de dix ares au moins et de deux hectares au plus.

Le gouvernement égyptien a approuvé la concession, à sir C. Zervudaki, de la construction d'un chemin de fer à voie étroite à travers les terrains limitrophes du nouveau canal Nubarieh.

La Société française Decauville, qui a acquis une réputation universelle pour le matériel portatif des chemins de fer, a expédié à Massaouah pour la voie ferrée construite par les Italiens, 50 kilom. de voie de 0^m,60, cinq locomotives et un très grand nombre de wagons, pour porter des canons, des blessés, des provisions de toutes sortes et même des blocs de glace.

On mande du Caire au *Daily Chronicle* que le patriarche copte, en Égypte, a envoyé une mission au négus d'Abyssinie pour le dissuader de se lancer dans une guerre contre les Italiens, et qu'il a adressé une circulaire dans le même sens au clergé abyssin.

Le sultan de Zanzibar a loué à la Société des missions évangéliques pour l'Afrique orientale allemande un terrain d'environ vingt arpents, pour cent ans, près de l'entrée du port de Dar-es-Salam. Une maison y sera construite sans délai pour les missionnaires; pour cela le sultan a cédé gratuitement les pierres de quelques palais en ruine laissés inachevés par son frère. Le comité de l'hôpital a réussi à acquérir un terrain et un bâtiment convenables dans lequel ont pu être installées les deux diaconesses envoyées à Zanzibar; elles devaient commencer leurs fonctions hospitalières dès le mois de février.

D'après l'*African Times* il serait question de construire un chemin de fer pour pénétrer de la côte à l'intérieur du territoire réservé à l'influence anglaise au nord de la ligne tracée par la convention anglo-allemande.

Un télégramme de Zanzibar a annoncé à la Société des missions de Londres que le steamer *Good News* a été lancé sur le Tanganyika. Il s'est rendu pour sa première course à Oudjidji et ensuite à l'extrémité sud du lac.

La *Deutsche Kolonial Zeitung* nous apporte la nouvelle que les stations missionnaires de l'Église libre d'Écosse du lac Nyassa se trouvent dans une situation critique. Les Arabes trafiquants d'esclaves se sont établis au nord du lac, et les

indigènes ont dû se cacher dans les roseaux. Pour se venger, les Arabes ont mis le feu aux roseaux, et quantité d'hommes, de femmes et d'enfants ont péri dans les flammes. Les chasseurs d'esclaves continuent leurs razzias.

A la suite d'un traité conclu entre le gouvernement de la Colonie du Cap et les Pondos, les Anglais ont annexé le territoire connu sous le nom de Rodes. Les indigènes ont renoncé à leurs prétentions sur le territoire du fleuve Saint-John et du Xésibéland, moyennant une rente payée au chef des Pondos. En outre l'Angleterre a déclaré territoire britannique tout le Zoulouland, à l'exception des parties du centre et de l'ouest et du Swaziland occupés par les Bœrs venus du Transvaal et qui y ont constitué la nouvelle République.

Il s'est formé à Baltimore, au capital de deux millions de dollars, une compagnie de navigation à vapeur, dont les steamers transporteront des passagers, des émigrants, les malles-postes et du frêt, de Baltimore et de Savannah aux îles Canaries, à la côte occidentale d'Afrique, à la République de Libéria, à la Côte d'Or et jusqu'à l'embouchure du Congo. Les importations consisteront en cuirs, poudre d'or, pelleteries, caoutchouc, huile, ivoire, noix et huile de palme, café, cacao, riz et autres produits de l'Afrique; les exportations comprendront des cotonnades, des articles manufacturés, etc.

Sur la proposition des administrateurs généraux de l'État indépendant du Congo, il a été créé une dette publique au capital de 150 millions de francs, représentés par 1,500,000 obligations de 100 francs remboursables en quatre-vingt-dix-neuf ans. La souscription publique sera ouverte à Bruxelles le 7 mars prochain.

Depuis le mois de février les départs des paquebots-poste de la ligne d'Anvers au Congo ont lieu le 15 de chaque mois.

Une lettre du capitaine Cambier au *Mouvement géographique* de Bruxelles annonce l'arrivée de l'expédition d'études du chemin de fer du Congo à la rivière Loukounga, jusqu'où le levé a été conduit. Un massif de maçonnerie a été établi au point où les travaux ont été momentanément abandonnés, par 5°, 27', 30" lat. S. L'expédition hiverne à Loutété dans les bâtiments de la factorerie française, loués par l'État et mis gracieusement par celui-ci à la disposition de M. Cambier et de ses compagnons de travaux. Une seconde expédition partira en mars ou en avril pour aller renforcer la première et poursuivre avec elle les travaux jusqu'à Léopoldville; on compte qu'ils pourront être terminés avant le retour de la mauvaise saison.

On a construit à Boma trois nouvelles maisons pour les agents et les différents services de la station, indépendamment des annexes aux établissements de la force publique et de quelques dépendances. La construction d'une grande maison destinée à la brigade topographique va commencer.

Une expédition commandée par le capitaine Van de Velde s'est mise en route de Boma pour Léopoldville, où elle s'embarquera sur le *Stanley*, à destination des Falls, résidence de Tipo-Tipo. On espérait qu'elle arriverait en ce point vers la mi-février.

M. Dupont, directeur du musée d'histoire naturelle de Bruxelles, est revenu du

Congo, où son exploration scientifique lui a permis de constater la présence d'une grande quantité de malachite, et, sur certains points, les traces irrécusables d'une culture préhistorique d'un haut intérêt.

M. de Chavannes, chef de la station de Brazzaville, a dû quitter Stanley-Pool à la fin de novembre pour se rendre à l'Oubangi, à bord du vapeur l'*Alima*, cédé à l'État français par la maison Daumas, Béraud et C^{ie}. M. Delcommune, agent de cette maison à Brazzaville, devait prendre passage sur le steamer en vue de faire des achats d'ivoire pour le compte de sa factorerie.

Le vapeur le *Djoué* construit à Diellé, poste français du haut Alima, est terminé et descendra bientôt au Congo. Cela portera à neuf le nombre des steamers naviguant actuellement sur le Congo moyen.

L'expédition scientifique du Cameroun dirigée par le lieutenant Kund a quitté l'embouchure du Kibri le 7 novembre, et le 19 elle est arrivée à Bongolo, principal village du Goumba. Le pays traversé est couvert d'épaisses forêts et la population en est clairsemée. Bongolo est à 650^m d'altitude au-dessus du niveau de la mer, dans une chaîne de montagnes boisées, dont les sommités rappelaient aux explorateurs les formes des monts de la Forêt-Noire.

Les restes du Dr Nachtigal ont été exhumés le 27 décembre du cap Palmas et transportés au Cameroun, où sera érigé un phare qui portera son nom.

Le prince noir Alfred Bell, de Bellsdorf au Cameroun, qui était venu à Berlin avec deux de ses camarades, pour y apprendre le métier de charpentier, s'est rendu à Brême pour s'initier au métier de serrurier.

D'après les nouvelles de Victoria, le Dr Zintgraff s'est embarqué le 14 décembre dernier, avec 30 porteurs, sur le vapeur le *Nachtigal*, pour le Rio del Rey, d'où il se dirigera vers le lac des Éléphants, où il est chargé de fonder une station scientifique. La seconde partie de l'expédition allemande, conduite par le lieutenant Zeuner, remontera le Moungo en canot jusqu'à Moundamé, et cherchera à atteindre le lac susmentionné par le versant est du Cameroun.

Le Dr Ludwig Wolff, ancien membre de l'expédition Wissmann et le premier explorateur du Sankourou, a été chargé par le gouvernement allemand d'explorations scientifiques dans les parages de la colonie allemande de Togo. Il est parti de Lisbonne, le 6 février, à bord du steamer *Berlin*, à destination de Madère. Une seconde expédition ayant pour but l'exploration d'une autre partie de la même région est placée sous la direction du lieutenant von François; elle poursuivra ses recherches d'une manière indépendante de la première.

Sir Henri Holland, secrétaire d'État pour les colonies anglaises, a informé la Chambre de commerce de Londres qui demandait la nomination d'un résident britannique à Coumassie, que la paix dans l'Achanti n'était pas encore assez assurée pour y installer un résident; le gouvernement se bornera pour le moment à nommer un second commissaire itinérant pour continuer l'œuvre du capitaine Lonsdale, lorsque celui-ci devra s'absenter pour venir en congé.

M. J.-C. Reichenbach, auquel on doit les premiers renseignements sur l'existence d'un âge de pierre au Gabon, a écrit d'Assinie, côte occidentale d'Afrique, à

la Société de géographie de Paris, qu'il a eu à parcourir le territoire d'Assinie et qu'il en a profité pour faire des corrections et des additions à la carte du dépôt de la marine. Il ajoute qu'une exploration sérieuse jusqu'au Kong, par les routes de l'Akba ou de la rivière Bia, serait intéressante tant au point de vue géographique que commercial.

Le gouvernement français a fait prendre possession des îles Alcatras, et la Compagnie française de la côte occidentale d'Afrique s'est adressée au département de la marine et des colonies pour obtenir le droit d'exploiter les gisements de guano dont ces îles sont recouvertes.

Les commissaires français et portugais pour la délimitation des possessions respectives des deux États sur la côte de Guinée, se sont rendus à Boulam, capitale de la Guinée portugaise, pour y commencer leurs travaux.

La production d'arachides en 1877, dans le Cayor, a dépassé de moitié celle de l'année précédente; malheureusement le transport à la côte en est très difficile, le chemin de fer ne pouvant en charger que quarante tonnes par jour, en mettant tout son matériel en mouvement, tandis que les comptoirs de l'intérieur pourraient en expédier plus de trois cents. On est forcé de refuser ce produit aux indigènes et des stocks considérables sont perdus.

La *Epoca* publie une information de Funchal, île de Madère, annonçant qu'un vapeur portugais y a débarqué 350 hommes pour aider à l'autorité à réprimer des troubles sérieux qui ont éclaté sur plusieurs points de l'île, en suite de la résistance opposée par la classe pauvre au paiement de la contribution imposée par le gouvernement. Sur quelques points même des collisions se sont produites et on a eu à constater des morts des deux côtés.

D'après une dépêche de Tanger, l'empereur du Maroc a accordé à une compagnie belge la concession d'une ligne de chemin de fer de Fez à Mequinez.

M. P. de la Martinière est chargé d'une mission au Maroc, en vue d'y poursuivre des études de géographie comparée et d'archéologie.

LE COMMERCE ET LA NAVIGATION ENTRE L'ALGÉRIE, LA TUNISIE ET LA FRANCE

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur la carte jointe à ce numéro. Elle est empruntée au *Guide pour l'Algérie et la Tunisie*, par L. Piesse. Au moyen de signes spéciaux différant pour chaque service, elle indique les lignes de navigation qui unissent la France, l'Italie et l'Espagne, d'une part, à la Tripolitaine, la Tunisie, l'Algérie et le Maroc, d'autre part. En y jetant un coup d'œil, on peut se rendre compte des relations multiples qui existent entre les ports du nord, en particulier Marseille, et ceux du midi, parmi lesquels Alger, Oran et Tunis